

gnée et rustique de la femme de chambre, que celle de la propre nièce du maître de la maison. Ce ne fut pas sans une certaine difficulté et, surtout, sans une forte appréhension qu'elle réussit à se frayer un passage à travers la foule de sièges, l'armée de petits meubles volants, de paravents, de palmiers nains ou rendus tels, de figuiers, d'eucalyptus de statues et de statuettes qui encombraient le salon, comme si l'on eût ajouté à ce qui lui appartenait légitimement, la moitié d'une serre et le trop plein d'un musée.

A peine échappée aux magnificences de ce salon, elle tomba dans celles d'un fumoir qui la surprirent plus encore, car les cigares paternels n'avaient jamais eu d'autre abri que le hall de la Ronchère.

Enfin, la camériste lui ouvrit la porte d'une grande pièce, et, après avoir jeté un coup d'œil dédaigneux sur son humble toilette, elle lança à haute voix ces mots :

— Mlle Antoinette de la Ronchère ! en les accompagnant d'un hochement sec de son impertinente petite tête qui semblait vouloir dire :

— Cela est, quelque invraisemblable que cela paraisse.

La pièce où venait d'entrer Antoinette lui parut sensiblement moins luxueuse que celles qu'elle avait traversées d'abord ; mais elle n'y prit point garde, car ce qui l'occupait, c'étaient deux personnes : une jeune fille et un homme âgé, assis devant la cheminée où brûlait un modeste feu de coke.

Antoinette s'avança vers le vieux monsieur, en lui disant un : " Bonjour, mon oncle ! " qu'elle accompagna de deux baisers.

Son oncle, car c'était lui, la considéra d'un air amical ; puis, l'embrassant à son tour, lui dit :

— Soyez la bienvenue, Antoinette. Vous ressemblez étonnamment à votre père.

— Bonjour, ma cousine ! dit alors Antoinette, qui se tourna vers la jeune fille pour l'embrasser aussi.

Celle-ci s'était levée et répondit d'un ton poli, mais froid en recevant l'accolade d'Antoinette :

— C'est une faveur que j'accepte, quoique je n'y aie aucun droit, car je ne suis pas votre cousine, Mademoiselle.

Effectivement, dit M. de Paulhac, en voyant la surprise de sa nièce : Christiane Labaro, ma filleule, est la sœur de ma femme, vous êtes donc étrangères l'une à l'autre ; mais j'espère, ajouta-t-il, que des liens d'amitié vous lieront bientôt, à défaut de ceux de parenté.

Mlle Labaro acquiesça à ces paroles par un signe de tête accompagné d'un sourire énigmatique, tandis qu'Antoinette, un peu refroidie par sa méprise et l'air réservé de celle qui en était l'objet, s'enquêrait de sa cousine et de sa tante.

— Elles sont sorties pour une course indispensable et m'ont prie de les excuser auprès de vous, reprit M. de Paulhac. Quant à moi, ajoute-t-il voilà, ma chère nièce, mon excuse pour ne pas m'être trouvé à la gare, à votre arrivée.

En disant cela, il montrait ses jambes, enveloppées de couvertures et allongées sur des coussins.

M. Christian de Paulhac était un des rares survivants des cuirassiers de Reischaffen. Fait prisonnier à Sedan, il avait subi d'affreuses tortures.